

L'Europe des festivals

Lieux éphémères de la mondialisation culturelle

par Alain Bertho

Professeur d'anthropologie et dirige la filière "Villes et gouvernance" de l'Institut d'études européennes de l'Université de Paris 8. Il a publié en 2008 *Nous autres nous-mêmes : Ethnographie politique du présent*, aux Éditions du Croquant.

Mais quelle mouche les a donc piqués ? Pourquoi des élus locaux urbains, le plus souvent submergés par les questions propres aux difficultés contemporaines de la gestion de la ville et de ses habitants, sont-ils si facilement mobilisés pour ces opérations temporaires, coûteuses, dévoreuses de temps et d'énergie que sont les multiples événements culturels ? Pourquoi s'attacher ainsi à faire un festival de musique classique dans une ville de banlieue, un festival de théâtre de rue dans une petite ville d'Auvergne ou de Toscane, un festival des vieilles charrues, de la bande dessinée ou de la photographie ? Pourquoi s'acharner pour avoir le droit de prendre en charge tout ce que comporte une capitale européenne de la culture ?

La ville, territoire productif immatériel

Ils le font pour le plus grand plaisir des festivaliers et des visiteurs, des habitués comme des occasionnels, sans doute. Mais comment oublier que ceux-là, pour la plupart, venant de loin et manifestant par là le pouvoir d'attraction de la ville, ne

L'Europe des festivals

font pas partie du corps électoral local ! Comment la ville de Saint-Denis et maintenant la communauté d'agglomération Plaine Commune qui a repris le flambeau (et surtout la responsabilité de la culture) peuvent-elles se justifier de promouvoir le Festival de Saint-Denis, une prestigieuse manifestation de musique classique alors que sa population est la plus pauvre d'Ile-de-France ? Lorsqu'on interroge les responsables concernés, on perçoit peu de gêne devant ces questions terre à terre et plutôt une conviction bien ancrée, même si elle est mal argumentée : la conviction que cet effort, d'une certaine façon, profite aux populations dont il est question. L'intuition de ces responsables s'enracine dans l'expérience confuse mais tangible d'une réalité radicalement nouvelle : de la mode aux jeux vidéo, de la « marque » à la musique de variété, la production est aujourd'hui dominée par sa part d'immatériel, de symbolique, d'imaginaire, d'intelligence, les villes y sont devenues les gisements de compétences sociales sans lesquelles ces productions sont impossibles.

La lecture du phénomène festivalier contemporain à la lumière de certaines théories économiques actuelles est particulièrement éclairante. Du « district industriel » du nord de l'Italie au « bassin de travail immatériel en région parisienne », c'est l'espace urbain qui devient un espace directement productif. C'est la ville qui tend à devenir le nouveau collectif de travail et de production moderne, ce n'est pas l'ancienne usine, mais la ville avec ses bouillonnements, ses connexions multiples, ses rencontres improbables, sa culture populaire. Même les espaces les plus stigmatisés par le reflux de la ville industrielle apparaissent alors comme de possibles gisements de créativité.

Alain Bertho

Des entrepreneurs politiques

Les entreprises plus classiques – leurs dirigeants les plus lucides l'avouent – ne sont plus les moteurs de la modernité urbaine comme elles le furent au siècle dernier. Elle sont de plus en plus le lieu, souvent éphémère, de la valorisation marchande de cette richesse humaine, sociale et urbaine, qu'elles viennent capter en s'installant en son sein. Les capacités collectives, culturelles, sociales d'une population urbaine deviennent la matière vivante des « externalités positives » recherchées par les grandes entreprises. Elles deviennent aussi la matière vivante et consciente d'une production de richesse immatérielle qui excède les capacités du marché. La ville produit de la richesse culturelle et c'est la spéculation foncière, au niveau mondial aujourd'hui, qui draine, sans doute de la façon la plus large, les bénéfiques financiers de cette production.

Les autorités locales se trouvent donc dans un rôle, tout à fait nouveau. Alors qu'elles étaient jusqu'ici en charge des « à-côtés » de la production, par exemple le logement, l'espace public, l'aide sociale voire la petite enfance, les voici aujourd'hui à la tête d'entreprises urbaines invisibles dont personne ne maîtrise vraiment les ressorts réels. Les édiles locaux deviennent des sortes d'entrepreneurs urbains. Ils peuvent investir dans des infrastructures utiles à cette dynamique productive. Ils doivent aussi donner une visibilité aux ressources de leur ville : l'événement culturel, et notamment le festival, est un outil de cette visibilité.

L'Europe des festivals

La ville prend conscience d'elle-même

La visibilité est double : elle est externe et interne. La visibilité externe est celle de l'effet de notoriété ainsi générée dont on espère des conséquences économiques. Une ville connue pour sa production culturelle devient attractive. Cette attractivité concerne les populations : la ville peut espérer drainer de nouveaux habitants dont le niveau de qualification va enrichir la société locale. Cette attractivité concerne aussi les entreprises de secteurs à forte valeur ajoutée immatérielle à la recherche d'un environnement urbain qualifié et dynamique. En ce sens, l'événement culturel est une opération de communication urbaine. Mais la visibilité est « interne » au sens où l'événement permet à la ville et à ses acteurs de prendre conscience de leur propres atouts. En effet, le festival ou l'événement culturel catalyse la ville : de la sous-traitance des services aux retombées commerciales ou touristiques, les filières et réseaux de coopération, au niveau des personnes, des entreprises ou des associations, sont mobilisés ou simplement concrétisés. La ville, avec ses réseaux, prend conscience d'elle-même et s'affiche. La *Mélee des mondes, cette grande parade de rue* pensée et dirigée par le chorégraphe de renommée internationale Philippe Decouflé pour l'ouverture de la Coupe du monde de rugby, le 8 septembre 2007 à Saint-Denis, a ainsi mis en scène une bonne partie de la vie associative sportive et culturelle de la ville. Il a ainsi donné à des acteurs locaux, des pratiques locales, leur dignité et les a élevées au niveau d'un événement mondial !

Alain Bertho

L'événement déborde

Car l'événement déborde toujours l'initiative locale. Même si c'est consciemment son but, ses conséquences ne sont pas toujours complètement perçues. Ce débordement a une dimension temporelle et une dimension spatiale. Bien que périodique, l'événement est à chaque fois singulier. Ce qui en fait un événement culturel, c'est d'abord cette mobilisation collective de subjectivités, d'enthousiasmes, de rêves. La dimension du partage, la dimension festive et le sentiment du temps suspendu contribuent à cette production immatérielle de la ville qui est toujours l'expression d'un ensemble de singularités. Dans le même temps, cette singularité subjective est paradoxale. Car pour les festivaliers, qu'ils viennent d'ailleurs ou non, le festival, par sa régularité, produit un calendrier subjectif, celui des rendez-vous réguliers, qui crée une autre ville, celle du festival, qui tel le village de *Brigadoon* rêvé par Alan Jay Lerner et Frederick Loewe et porté à l'écran par Vincente Minelli, semble renaître régulièrement de ses cendres. Chaque année, pour des dizaines de milliers de personnes, un autre monde, baigné de musique alternative, s'ouvre à Sziget en Hongrie, ou à Dour en Belgique. Communion éphémère mais reproductible, cette expérience partagée participe de la construction de dizaines de milliers de subjectivités : les enquêtes nous manquent pour saisir ce qui se construit dans ces journées particulières : des communautés culturelles « nomades » quoique temporairement localisées.

L'Europe des festivals

Singulariser la globalisation culturelle

Nous en venons en effet à la dimension spatiale de l'événement. Ce n'est pas par hasard que des géographes se sont penchés sur le phénomène festival. Ce sont pour eux des exemples concrets des nouveaux rapports à l'espace, privilégiant le lieu et le réseau à l'approche purement territoriale. En quoi les festivals diffèrent-ils des événements ancrés dans le territoire ? En quoi les Rencontres de la photographie à Arles diffèrent-elles de la fêria de la ville voisine de Nîmes ? Justement dans le fait que sa localisation n'est pas attachée à son territoire. Nîmes est une place taurine par tradition. C'est même, de par la loi, ce qui permet de poursuivre l'édition de spectacles taurins avec mise à mort dans ses arènes. C'est à Arles et non à Chalon-sur-Saône, patrie de Nicéphore Niépce, inventeur de la photographie, que se déroulent les rencontres photographiques. C'est ce déracinement qui garantit l'ouverture. Les événements territorialisés, férias, fêtes médiévales, commémorations en tout genre, s'enferment souvent dans l'identité que les anthropologues nomment « primordiale » et qui s'expriment le plus souvent dans ce qu'on appelle le folklore. Le festival, au contraire, s'ouvre au plus large des vents culturels. C'est le champ culturel, artistique ou créatif qui délimite l'espace de l'échange et non l'identité primordiale du territoire ou les identités multiples autour desquelles la « rencontre » s'organiserait.

Dans ces conditions, le festival devient le lieu dense et éphémère d'une globalité culturelle mise à disposition de subjectivités singulières. Il localise le monde et globalise la ville qui l'accueille. Certes l'échelle des productions présentées n'est pas forcément

Alain Bertho

planétaire. Mais l'important est l'absence de limites. Les festivals s'inscrivent totalement dans ce que l'anthropologue indien Arjun Appadurai appelle les « *ethnoscapes* » de la mondialisation, ces flux d'images, d'imaginaires et de créations culturelles dans lesquels chacun peut choisir et nourrir sa subjectivité.

Ces entrepreneurs politiques que sont devenus les édiles locaux mesurent-ils que dans leur effort pour valoriser l'image et le dynamisme de leur ville, ils l'inscrivent dans la nouvelle géographie d'une globalisation culturelle et urbaine qui reconstruit sans cesse du local et de la singularité en travaillant les flux globaux de l'imaginaire ? C'est de cette connexion que la ville contemporaine, cette nouvelle ville productive, espace de flux et de cosmopolitisme, de passage et de rencontres se nourrit sans cesse.